Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 28 (1940)

Heft: 569

Artikel: Silhouettes et portraits de femmes : Mrs. Charlotte Despard

Autor: M.F. / Despard, Charlotte

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-263744

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une déclaration

de la Ligue Internationale de Femmes pour la Paix et la Liberté

Profondément émues par le sort tragique de ses collaboratrices souffrant de l'invasion, de la guerre et de l'oppression, la Ligue Internationale de Femmes pour la Paix et la Liberté déclare qu'elle est décidée plus que jamais à travailler aussi longtemps que cela sera humainement possible pour l'établissement de la Justice, du Droit et de la Liberté comme bases de toute Société humaine — si hideuses que puissent être actuellement les manifestations de la Violence et de la Force brutale.

Elle assure aussi ses membres des pays d'outre-mer que, fidèle à ses principes fondamentaux, elle tiendra jusqu'à la fin le flambeau de la Paix, de la Raison et de la Dignité humaine, comptant pour cela sur la loyauté et le fidèle appui de tous ses membres à travers le monde.

Genève, 15 mai 1940.

Silhouettes et portraits de femmes

Mrs. Charlotte Despard

Pionnière suffragiste, suffragette militante, Mrs. Despard, décédée à la fin de l'année dernière dans sa quatre-vingt-quinzième année, a été une des figures marquantes de la lutte pour l'égalité des droits menés outre-Manche au début de ce siècle. C'est à elle que l'on doit la fondation en 1907 de la *Women's Freedom League*, la seule des anciennes Sociétés suffragistes qui existe encore en Angleterre, et qu'elle organisa selon des principes démocratiques toujours en vigueur. Car, pour elle, le vote des femmes et l'égalité des droits entre les sexes constituaient une des conditions essentielles de cette démocratie à laquelle elle croyait de tout son être. Révolutionnaire dans l'âme — elle n'était pas Irlandaise pour rien — opposée à toutes les pesantes traditions et à tous les préjugés vieillis, elle apporta un dévouement absolu à cette cause, dont elle fut pendant des années l'un des meilleurs soutien. Sa silhouette fragile, son visage expressif et quelque peu ascétique, couronné de cheveux blancs que recouvrait une mantille de dentelle noire, étaient bien connus dans toutes les manifestations, cortèges, démonstrations, etc., auxquels les années ne l'empêchèrent jamais de s'associer: l'on nous rappelle qu'en 1926, âgée alors de 82 ans, elle prit allégrement part à un cortège féministe qui traversa Londres ! Plus d'une fois, elle connut la prison, pour avoir refusé de payer ses impôts, en application du célèbre dicton anglon saxon: *Pas de vote, pas d'impôts !* Notre amie, Mme Spiller, bien connue à Genève par son travail à la S. d. N., évoque de façon pittoresque dans la *Française* ses souvenirs à cet égard:

Je me rappelle d'elle, alors qu'elle se tenait fièrement sur les marches de l'entrée du Parlement à Westminster, et déclarait: « J'ai le droit d'entrer. Je suis citoyenne, et veux voir le Premier Ministre ». L'inspecteur de police, Jarvis, bien connu de toutes les suffragettes, la suppliait de circuler, pour éviter d'avoir à l'arrêter, mais elle ne cédait pas. Et, au grand regret de l'inspecteur qui s'en excusait auprès d'elle, malgré la foule qui manifestait en sa faveur, Mrs. Despard, calme et souriante fut emmenée à Scotland Yard.

Une fois la victoire obtenue en 1918, Mrs. Despard se retira dans son île natale, mais continua à suivre de près le mouvement suffragiste britannique, et revenait chaque année à Londres pour présider la manifestation qu'organisait régulièrement le 15 juin, jour de son anniversaire, la *Women's Freedom League*. D'ailleurs, son activité ne s'était pas arrêtées en d'autres domaines non plus: toujours préoccupée de progrès social, toujours altérée de justice, elle, qui avait débuté en créant dans les quartiers les plus pauvres de Londres un centre de protection de l'enfance, puis un club de jeunes ouvriers (aujourd'hui placé sous l'autorité du Conseil municipal de Battersea, et appelé *Despard House (Maison Despard)*, elle s'intéressa activement durant les dernières années de sa vie à l'organisation d'un collège ouvrier à Dublin. Puis la politique l'occupa beaucoup! elle fut une collaboratrice de M. de Valera et soutint de toute son ardeur le mouvement *sinn-fein*, alors que, chose curieuse, son jeune frère qu'elle avait élevé, le maréchal French, était justement gouverneur de l'Irlande durant cette période si agitée ! Mrs. Despard se présenta aussi comme candidate aux élections d'un district de l'Etat libre, mais ne fut pas élue.

« Généreuse, ignorant la crainte, idéaliste, écrit d'elle une autre de nos amies, Katherine Bompas, dans *Jus Suffragii*, elle avait en elle quelque chose d'irréel et de presque légendaire; mais elle fut aussi une organisatrice et une réformatrice au sens pratique. Elle fut une de celles, trop rares, hélas! dont l'âge ne ralentit ni ne relâcha l'enthousiasme et l'effort constant en faveur des opprimés. L'étoile qui dirigea sa vie fut l'amour de la liberté ».

M. F.

Publications reçues

Bureau international d'Education: *L'enseignement de la géographie dans les écoles secondaires.* — Genève, 1939. 6 fr. suisses.

Le Bureau international d'éducation poursuit sa tâche d'examiner successivement la place attribuée, dans de nombreux pays, aux diverses disciplines que comporte le programme des études secondaires. Après l'enseignement des langues vivantes et celui des langues anciennes, cette fois, c'est la géographie dont le Bureau s'est occupé: place assignée à cette branche, son but, les programmes officiels, les méthodes appliquées, la formation et la nomination des professeurs.

Les réponses envoyées au questionnaire par les ministères de l'instruction publique de quarante-quatre pays sont précédées d'une étude d'ensemble rédigée par M. F. Korniozewski, membre de la Division des recherches.

M.-L. P.

La Jeunesse et la paix du monde, journal publié une fois par an, le 18 mai, « Jour de la Bonne Volonté », par l'Union Mondiale de la Femme pour la Concorde internationale et l'Association suisse pour la S. d. N., avec le patronage de la Société pédagogique de la Suisse romande et du Bureau International d'Education. Le numéro: 5 cent., port en plus. Adresser les commandes à l'Union Mondiale de la Femme, 52, rue des Pâquis, Genève.

L'Assemblée de printemps du Cartel Romand d'Hygiène sociale et morale

(Yverdon, 9 mai 1940.)

C'est par une de ces merveilleuses journées de printemps dont nous a gratifiés ce tragique mois de mai, comme pour mieux opposer la plénitude et la sérénité de la nature à la barbarie imbécile des humains — il est vrai qu'à cette date du 9 mai, on ne se battait pas encore dans ces malheureux pays des Marches occidentales — que le Cartel Romand H. S. M. avait convoqué à Yverdon les délégués de ses Sociétés affiliées. Et le voyage fut un enchantement ininterrompu: lacs moirés d'azur dans la lumière du matin, vertdures opulentes de fraîcheur, vergers en bouquets de mariées, prairies vallonnées où flamboyait en coulées d'or jaune la triomphante dent-de-lion en fleur, qui, ainsi vue en masse et de loin, se donnait des airs de champs de tulipes hollandaises. Hélas ! nous ne pensions pas que cette comparaison évoquerait vingt-quatre heures plus tard d'indicibles horreurs...

La partie administrative de l'Assemblée fut très rapidement menée à chef, les rapports étant publiés d'avance — longtemps d'avance cette fois tout particulièrement, puisqu'ils étaient déjà prêts pour l'automne 1939, et que la guerre et la mobilisation en retardèrent jusqu'à l'autre semaine la discussion. Travail des Commissions (cinéma populaire, cidre doux, hygiène alimentaire, hygiène dentaire, préservation morale, service de maison); activité des groupes correspondants, tantôt directement inspirée par celle du Cartel romand, tantôt s'orientant suivant les circonstances locales; secrétariat (gérance d'organisations, conférences, bibliothèque, relations directes avec les grandes associations suisses): on voit que M. Veillard, l'actif et dévoué secrétaire général du Cartel romand, a du pain sur la planche! Ce dernier hiver, c'est surtout la Commission de préservation morale, présidée par Mlle Mad. Hahn, qui a été à la brèche, la mobilisation, qui a forcément entravé l'activité des autres Commissions, ayant au contraire stimulé la sienne par la nécessité de mener campagne contre l'immoralité des mœurs, campagne inévitable des grands rassemblements de population et des périodes troublées. Nos lectrices sont d'ailleurs au courant de cette activité par les fréquents articles et comptes rendus que lui a consacrés notre journal.

Le morceau de résistance de cette Assemblée était la conférence du sergent Ph. Mottu sur le sujet de toute actualité des *Loisirs dans l'armée*. C'est, en effet, et chacun s'en rend compte, une question de première importance pour une armée de milices comme la nôtre, et c'est pourquoi une catégorie spéciale a été créée, distincte des Œuvres sociales, et dont le but essentiel est de contribuer à maintenir le bon moral de l'armée en organisant ses loisirs avec souplesse et en tenant compte des circonstances si particulières à notre pays. La simple énumération des moyens d'action employés donne une idée de l'ampleur de cette organisation: représentations théâtrales, soit par des artistes qui viennent jouer pour la troupe, soit par la troupe elle-même (voyez les représentations de *La Gloire qui chante)*; concerts, cinémas, conférences, cercles d'études, où les hommes eux-mêmes font des conférences, Radio, jardinage, création d'ateliers de travaux manuels, lecture, jeux, chant (organisation de chœurs, de quatuors, etc.), exposition d'oeuvres de peinture de mobilisés, sports, visites en automne de l'Exposition Nationale (obligatoire pour les soldats suisses revenus de l'étranger), Foyers du soldat répandus par centaines à travers le pays, et qui ont déjà fourni, avec des boissons sans alcool bon marché, 5 millions de feuilles de papier à lettres et d'enveloppes pour la correspondance... et nous en oublions certainement. Et il faut se rendre compte aussi des difficultés inhérentes à pareille organisation, quand ce ne serait que celle de satisfaire en même temps les goûts de spectateurs ou d'auditeurs de culture et de milieux totalement différents, et dont la présence à ces représentations ou conférences est parfois obligatoire, alors que, dans la vie civile, qui s'ennuie à un théâtre ou à un concert est toujours libre de s'en aller!

Un très nombreux public militaire, officiers de tous grades intéressés par cette question, aumôniers qu'elle préoccupe forcément directement, avait répondu à l'invitation du Cartel romand et participa à la discussion qui suivit l'exposé du sergent Mottu. Et cela était fort intéressant, et ce mélange de civils et de galonnés, la courtoisie avec laquelle ces derniers écoutèrent les observations formulées par quelques membres du Cartel sur la lutte antialcoolique dans l'armée, avaient un carctère tout spécial et très démocratique qu'il nous paraît difficile de trouver à ce point ailleurs que chez nous. Se basant sur des expériences de mères de famille, Mme Chapuisat demanda que l'on envisageât la possibilité que, dans les Foyers du soldat, il n'y ait pas seulement des tenancières et des gérantes qui versent du thé ou vendent du cidre doux, mais aussi, et ainsi que cela se fait partout, affirma-t-elle, en Suisse allemande, des femmes plus âgées et plus cultivées, prêtes à accueillir le soldat, à l'écouter quand il éprouve le besoin de se raconter, à le conseiller et à le réconforter dans mille petits instants difficiles de sa vie, bref, qui soit véritablement une *Soldatenmutter*. MM. Sauter et Geisendorf, qui sont à la tête des Foyers du Soldat, promirent de tenir compte de cette remarque: n'y aurait-il pas là, en effet, une tâche bien utile pour des mères de famille privées de leurs fils?

Une question qui n'a pas été posée, et à laquelle nous aurions aimé entendre répondre, est celle si préoccupante de la lutte contre l'immoralité. Dieu merci! il n'est personne chez nous qui songe à établir près du front des maisons de tolérance, ainsi que cela se fait, hélas! dans d'autres pays (ne nous a-t-on même pas affirmé que l'Angleterre, pourtant si jalousement héritière de la pensée de Joséphine Butler, en avait demandé la création pour ses troupes sur le front français!!), mais il y a tout de même là un grand danger auquel il faut songer à parer. La Commission de préservation morale du Cartel, les Sociétés féminines font campagne parmi les femmes, et elles ont mille fois raison! mais ce n'est pas tout: que fait-on parmi les hommes?

... Et puis, une fois la séance finie, l'on s'en alla, par les larges promenades de la petite ville ombragées de marronniers à girandoles blanches, prendre le thé au Foyer du Soldat, échanger des idées, continuer les discussions, dans une atmosphère de cordialité et de courage pour l'action bonne. Merci au Cartel Romand de nous avoir préparé cette journée.

E. Gd.

---

gie. Et le poète a bien le droit de présenter ses images dans la lumière qui lui convient, de noircir ou d'éclaircir les ombres, d'aviver certaines couleurs, d'accentuer certains traits aux dépens d'autres. La nature — on l'a dit cent fois, mais il faut toujours le redire — est une grande prodigue. Il appartient à l'art de choisir et d'ordonner. Reprocher à un romancier de n'avoir pas fait assez vrai, c'est lui reprocher de n'avoir pas écrit le livre qu'il ne voulait pas écrire. Pas plus que le tableau, le roman n'est tenu de copier la vie. L'écrivain transpose ce qu'il voit, ce qu'il sent, et c'est de cette transposition que nait son style.

Dans un des premiers numéros de *Suisse Romande*, cette courageuse revue dont nous regrettons si fort la disparition, M. Albert Béguin a très vivement protesté contre les critiques en porte-à-faux adressées à *Campagne*. Mais peut-être n'a-t-il pas vu lui-même qu'indirectement au moins, Mme Raymonde Vincent rend tout de même son témoignage au paysan français. Puisqu'elle a grandi parmi les laboureurs berrichons, puisque c'est dans ce milieu qu'elle a reçu ses premières impressions, toujours les plus vives, puisqu'elle lui doit en quelque sorte sa formation sensible et morale, c'est que ce milieu n'est point aussi rude, aussi âpre, aussi primitif que les naturalistes nous l'ont dépeint. Si même les personnages de *Campagne* sont idéalisés, il demeure que de véritables paysans et de véritables gardeuses de vaches leur ont servi de modèles. Il y a dans cette œuvre un fond de sentiments simples, mais généreux et délicats qui constamment affleurent et que l'auteur n'aurait pu imaginer s'ils avaient fait totalement défaut à ses anciens compagnons de vie.

Tout est pur aux purs cependant. Certains êtres ont tendance, non seulement à ne voir que les choses belles, mais encore à les susciter. Par leur seule présence, par leur attitude, leur silence ou leur sourire, ils éveillent ou développent chez les autres ce qu'il y a de meilleur. Mme Raymonde Vincent est de cette race-là. S'en doute-t-elle ? Peut-être non. C'est cependant la qualité essentielle qu'elle à prêtée à Marie comme à Blanche. Leur magnifique innocence fait lever autour d'elles des tendresses et des dévoûments. Parce qu'elles sont humbles, parce qu'elles ne réclament jamais rien des autres, voici qu'aux grandes heures, des bras se tendent pour les protéger et les soutenir. Nous ne voudrions risquer aucun rapprochement hasardeux. Il nous semble cependant que, par sa fraicheur, sa candeur agreste, le chef d'œuvre de Giono: *Un de Baumugnes*, peut, seul dans la littérature française contemporaine, être mis en parallèle avec *Blanche* ou avec *Campagne*.

Il y aurait toute une étude à écrire sur le rôle du silence dans les livres de Mme Vincent. Je vois en elle la romancière du silence, comme naguère en J.-J. Bernard, le dramaturge. Et ce silence nait de la solitude. Si les paysans sont laconiques, c'est qu'ils vivent beaucoup seuls.

Les maîtres des Maisons-Rouges ne se plaisaient que chez eux et entre eux. Une fois franchis les petits fossés qui séparaient leurs biens des terres d'autrui, ils se sentaient diminués, inquiets, comme si, au-delà de ces limites, ni le soleil ni l'air n'avaient été les mêmes. (*Blanche*).

Comme la plupart des grands écrivains d'imagination, comme ces romanciers russes et anglais que lit et admire Mme Raymonde Vincent, elle a compris que c'est dans la solitude que se forment les caractères véritables et les véritables passions. Dans le fracas des villes et de la vie moderne où une impressions chasse l'autre et un sentiment le suivant, les traits saillants s'effacent, les mouvements du cœur se neutralisent. Une amoureuse abandonnée le matin trouve le soir, non pas peut-être consolation, mais distraction. Harpagon à la ville n'a ni les mains si crochues ni l'esprit si possédé de son trésor qu'Harpagon aux champs. C'est au point qu'on se demande parfois ce que feront les romanciers des siècles futurs lorsque l'avion, la radio, la télévision auront tellement rapetissé et encombré la terre qu'il n'y aura plus pour personne silence et solitude.

Heureusement, cettes question-là, Mme Raymonde Vincent n'a pas à se la poser. Pour y loger ses sourdes tragédies, le Berry lui offrait de vastes forêts de chênes et de hêtres, d'amples pâtures clôturées de haies vives, toute cette fraiche et féconde campagne qui « à mesure qu'on avance, va s'élargissant autour de soi ».

D'ailleurs, s'ils sont transposés, les paysans de Raymonde Vincent n'en vivent pas moins d'une vie très vraie. Ce ne sont pas du tout des paysans de bergerettes. L'auteur ne cèle rien ni de leurs défauts individuels ni de ceux qui tiennent à la race. Nous voyons nettement que, poussées à l'extrême, ces vertus qui s'appellent l'amour du travail et l'économie peuvent devenir des vices. Dans *Campagne*, le maître est rude, entier, violent. Robert, si vaillant à l'ouvrage, a des moments de brutalité. Il maltraite ses bêtes et se bat parfois avec son frère comme un sauvage. Dans *Blanche*, l'auteur dresse en pied un terrible portrait de femme vieillissante, farouche, impérieuse, terreur d'une famille à laquelle cependant elle tient passionnément. Mais d'une passion de propriétaire, étroite, exigeante et sans tendresse. Son amour parfois ressemble à la haine. Type singulièrement vrai et que l'on rencontre ailleurs encore que dans la campagne française.

Personne n'eût osé agir contre sa volonté. Sans jamais se l'avouer les uns aux autres, tous la redoutaient et il suffisait de sa présence pour que le silence régnât. Elle devait trouver une grande satisfaction à exercer son pouvoir. Rien qu'à la façon dont elle regardait autour d'elle, en entrant là où l'on était, on avait le sentiment d'être pris en faute... Elle s'acharnait contre André (son fils cadet), par instinct de domination, par goût de la lutte, car elle le sentait fort. Il lui ressemblait plus que les autres, mais pas assez pourtant, et c'était cette différence qui la mettait en défiance. Elle savait bien que la *pureté* (je souligne ce mot qui revient presque aussi souvent que celui de silence sous la plume de l'auteur) avait une trop grande part chez André, et que la trahison viendrait de là. Malgré tous les défauts du jeune homme, l'innocence demeurait toute puissante dans son cœur, et il n'avait point ce mauvais génie qui faisait de sa mère quelque chose de beaucoup plus dangereux qu'une femme simplement tyrannique dans les affaires de maison.

Et l'auteur d'ajouter ce trait pertinent:

Il y avait certainement un peu de folie dans